

VÉNUS KHOURY-GHATA

Poèmes

À celui qui crie dans les brèches
on apprend à prononcer son nom sans intervertir l'ordre des
pierres
on l'aide à ramasser les copeaux de son corps émietté tel un
pain pauvre
on lui tend un bâton pour qu'il dessine une ligne droite où se
poser
deux lignes parallèles pour dérouler son soliloque
on offre une cage à son cœur plumé
un peu d'obscurité pour y dresser son ombre
on lui demande de mâcher lentement la terre pour éviter tout
problème avec les fourmis
avec Dieu devenu sourcilieux depuis que le temps se règle
à l'intérieur des horloges
sans tenir compte de son doigt qui remonte jour après jour la
mèche du soleil

C'était un temps sans horloges ni cadrans
les heures durcissaient dans les assiettes
on mesurait la patience du jour avec un bâton
le même bâton faisait avancer le matin récalcitrant

Mieux vaut suivre la lumière à pieds disaient les sages
les fiacres ne véhiculaient que des nuages gris
Une pluie sournoise écoutait aux portes
confondant cliquetis des aiguilles et parler brutal des flammes
La vieille qui tricotait dos au feu retenait sous sa semelle le
vent jusqu'à épuisement de l'hiver.

Le chemin de boue qui la relie au monde n'a jamais enjambé
son seuil

ni connu le nombre exact de ses cuillères en bois
ni la teneur en deuil de sa calebasse

Les incantations qu'elle a retenues éloignent le soleil qui
halète derrière ses vitres

car seule l'eau a sa confiance elle seule sait faire parler le jonc
Une brique sous chaque aisselle elle s'enfonce dans la pluie
le kohl autour de ses yeux la protège des éblouissements
le gel durcit la pointe de ses seins

Elle lave le fleuve lave son ventre sourde aux cris des
abeilles et du pain

va à la mer comme on va à l'herbe

glane ça et là l'ombre d'un nuage le reflet d'un
platane qu'elle met

en gerbe pour les hommes qui l'attendent à l'embouchure les
pieds plantés dans le sel

La terre pour eux est un mensonge

c'est dans la femme basse qu'ils traceront leur sillon

après l'avoir désherbée à mains nues jusqu'à épuisement
de l'océan

eux debout

elle accroupie sur le soir afin qu'ils traient son miel

La mariée agitera ses poignets jusqu'au crépuscule comme
hochets d'argent

ses reins regorgent d'oiseaux là où le sillon se creuse
l'arbre qui la regarde à travers la porte fait glisser son écorce
telle une robe fripée pour l'imprégner de son savoir

le caleçon rouge suspendu à la corde peut s'envoler avec les
ballons de la

noce maintenant que l'église est fermée
le curé est mort de jalousie
et l'hiver a égaré la clé

La mariée dormira dans la couche du ruisseau tant que la
lune ne s'est pas prononcée

le trou creusé dans le bouleau c'est pour calmer la fièvre de
celui qui porte une
fleur de bourrache à la boutonnière
et qui plume la girouette faute de posséder un coq

Les fontaines sont des voyageurs égarés devenus pierreux
depuis que leur
 ombre s'est épaissie – le hasard les a fixés à l'intersection de
deux chemins
 ou sur une place face à des fenêtres revêches.
Les jupes en corolle des filles leur font croire que la terre est
ronde –
 qu'il suffit de marcher droit devant soi pour retrouver son
point de départ –
 une eau futile les remplit de bavardage – les anges qui s'y
lavent les pieds
 devraient compatir à leurs souffrances mais le temps leur
manque
 Il y a trop de fontaines à consoler

Ceux qui dorment dans la compassion des pierres la connaissent
de dos houspillant d'invisibles renards qui auraient mélangé
leur odeur à son terreau

La nuit emporte son miroir qui reflétait jadis une bassine
d'eau fouettant des chairs exaltées

Les marques poussiéreuses sur son mur désignent d'anciennes
étreintes devenues linéaires et de vieux baisers au plâtre émietté
Abrisés derrière leurs coudes repliés

les morts se disent d'une autre écorce que la femme qui
chasse à coups de balai le désir qui a incurvé son seuil

Cri d'eau sous la voûte

1

Tu débarrasses la femme de sa jarre et de sa peine
tu fais glisser sa sueur autour de ses hanches
tu la déshabilles de sa poussière
tu aspiras l'eau de sa crevasse
tu vas et viens sous ses paupières
l'envahis jusqu'au cratère
noies ses alpages
tu l'habites en profondeur telle une taupinière
Tu surveilles ses fissurations nocturnes
ne fais rien pour endiguer sa lave
l'appelles jusqu'à la lagune
calmes ronces et broussailles
arques son cri jusqu'aux chevilles

Tu t'emmêles dans ta voile
nages vers son angle obscur
gravites autour des lieux abaissés
humes sa vase
aspirez son herbe maculée
là où se divisent les eaux
là où les genoux meurent
Tu es à la fois barque et rameur

Tu la remplis de pierres feintes
colmates la caverneuse
la creuse
la close sur son vide
navigable en temps de crue

Tu es chair de soutènement quand oscillent les murs
traverse reliant le creux au plein
corps de jour qui s'active dans l'ombre
cheminement du lait dans le labyrinthe
tu bois à genoux l'eau de l'indigène

Tu écarter racines et galets
repousses les berges

assistes muet à la montée des eaux
mords son cri entre tes dents
violes l'espace circulaire

voles le sang circulaire
qui inonde à chaque appel de lune la sombre gouttière

Tu laisses la femme pleurer son humidité jusqu'aux genoux
du jour

Tu œuvres en chambre passagère
bagué de miel à la racine
forces l'anneau obscur
vas loin dans la citerne
pour faire surgir l'eau dure
celle qui arque le cri
celle qui rompt l'écume
Tu sondes la tolérance du puits
cloues ses bras sur la poulie
essuies sa margelle inondée
la renverses telle une outre
oublies tes lèvres sur son angle
refermes son corps dégrafé
puis la laisses s'éloigner dans son nu

Vénus Khoury-Ghata